



L'Aparté – Automne 2023

Éditrices

Claudia Da Costa Labrador et Era Rodriguez

Contributeurs

Alyssia Allegra Barbosa, Benoit Aubry, Claudia Da Costa Labrador, F. D., Ines Dubra, Célestine Faggioni, Valérie Fivaz, Garance Kernén, Anouk Koumrouyan, Guillaume Larcher, Emilia Michaud, Laura Rodriguez Reso, Era Rodriguez et Elise Vonäsch.

Copyright © Contributeurs, 2023

Image de couverture

Célestine Faggioni

Copyright © Célestine Faggioni

Imprimé avec l'accord de l'artiste.

Pages de Titre

Créées avec Canva

Flat Line Frame – Copyright © sketchify via Canva.com

Université de Genève,

Faculté des Lettres, Département de langue et littérature françaises

La Table des Matières

Mots aimés

Coup de cœur, <i>If We Were Villains</i> – Claudia Da Costa Labrador	1
--	---

Mots écoliers

<i>Analyse de “Bois et Blés” de Philippe Jaccottet</i> – Anouk Koumrouyan	4
---	---

Mots illustrés

<i>Composition florale</i> – Laura Rodriguez Reso	9
<i>Un matin dans le bus</i> – Ines Dubra	10
<i>Silence</i> – Ines Dubra	11
<i>La femme qui pleure</i> – Ines Dubra	12

Mots créés

<i>Corps sous la Lumière</i> – Garance Kernén	14
<i>Ivaylovgrad</i> – Valérie Fivaz	16
« La Folie des Grandeurs » – F. D	18
« Je m'adresse à toi, petite fille blessée... » – Elise Vonäsch	19
<i>Voyage dans le Temps</i> – Emilia Michaud	21
« Amour lent »	24
« Poupée » – Benoit Aubry	25
« Sentinelle » – Benoit Aubry	26
« Retours à Crusoé » – Guillaume Larcher	27
<i>Si tout va bien</i> – Elise Vonäsch	28
« Les Étoiles Aimantes » – Alyssia Allegra Barbosa	30
<i>Les mots</i> – Era Rodriguez	31

Mots dégustés

<i>Mots de Bouche</i> – Célestine Faggioni	34
--	----

Mot des Éditrices

Pour cette première édition de *L'Aparté*, nous souhaiterions expliquer la naissance de ce projet.

En rejoignant le comité de l'AEFRAM en début d'année, nous découvrons tous les beaux projets de l'association : l'atelier d'écriture, l'inconnu théâtre et le cycle de conférences. Lorsque nos camarades nous proposent d'apporter une nouvelle activité, l'idée d'un journal s'impose rapidement à nous. Le projet est validé, nous voilà donc lancées. Quel format ? Quel contenu ? Quel moyen de distribution ? Parmi ces interrogations, une évidence : le journal sera un espace de création ouvert à tous. Il accueillera à la fois des travaux académiques, de l'écriture créative et des oeuvres artistiques. Il est pensé comme un lieu d'échange en marge des cours, un « à-côté », un *Aparté*.

Le journal est hébergé par le département de français ; il a donc pour objet principal la langue et la littérature françaises, mais il n'en reste pas moins ouvert à d'autres littératures et à d'autres formes d'art.

Nous tenons à remercier tous les contributeurs et contributrices qui rendent possible la magnifique diversité artistique du journal. Nous nous réjouissons de la prochaine édition pour laquelle nous vous réservons déjà quelques nouveautés.

Claudia Dacosta Labrador et Era Rodriguez



Mots Aimés

Coup de Coeur – If We Were Villains

« *Il n’y avait que nous : nous sept, les arbres, le ciel, le lac, la lune, et bien sûr, Shakespeare. Il vivait avec nous comme un huitième colocataire, un ami plus vieux et plus sage.* »

RIO, M.L., *If we were villains* [2017], Paris, Hauteville, 2023.

If We Were Villains est le premier roman de l’auteure américaine M.L. Rio. Il paraît aux Etats-Unis en avril 2017 et devient vite un best-seller international, en partie grâce au succès qu’il gagne sur les réseaux sociaux où des milliers de publications lui sont dédiées. Bien qu’il soit originellement écrit en anglais, le texte a récemment été traduit en français par les maisons d’édition Castlemore et Hauteville.

Le roman nous fait suivre l’histoire d’Oliver qui vient de purger une peine de dix ans pour un meurtre qu’il n’a peut-être pas commis. Le jour de sa sortie de prison, il accepte enfin de briser son silence et de se livrer à l’homme qui l’a incarcéré, le détective Colborne.

Dix ans plus tôt, le jeune homme étudie le théâtre dans un prestigieux conservatoire anglais et partage ses cours avec six camarades qu’il considère comme sa famille. Les sept élèves passent leurs journées à lire et à répéter des pièces du grand Shakespeare, dans lesquelles ils semblent toujours jouer les mêmes rôles : James est voué à incarner le héros, Oliver est son fidèle compagnon, Richard se dresse en vilain et Meredith devient la femme fatale.

Lorsque le casting change et que les acteurs secondaires obtiennent soudainement les rôles principaux, la frontière entre fiction et réalité se trouble, l’inséparable groupe d’amis se fissure et un jour, l’un d’entre eux est fatalement retrouvé mort. Les étudiants se voient alors confrontés au rôle le plus important de leur vie : convaincre la police, les lecteurs, mais surtout se convaincre eux-mêmes de leur innocence.

Ce roman est brillant. Les mots de M.L. Rio ont un immense pouvoir immersif. Lorsque nous lisons de la fiction, il n’est pas toujours facile de se représenter visuellement le monde de la diégèse et cela peut créer une certaine distance avec le texte et son contenu, mais je suis persuadée qu’aucun lecteur ne se sentira comme cela face à *If We Were Villains*. En effet, chaque phrase parvient à nous immiscer dans le sombre environnement académique dans lequel l’histoire prend place. Aucune description n’est en trop, et chacune met en scène le drame du texte à la perfection.

Pour les passionnés de Shakespeare, cette lecture sera une source certaine de réconfort. Le texte est truffé d'extraits de ses pièces, que les sept personnages appliquent à leur propre existence en les utilisant constamment pour communiquer, même lorsqu'ils quittent les planches du théâtre. L'œuvre du dramaturge dresse une toile de fond pour la trame principale et alimente les secrets des jeunes acteurs. Mais *If We Were Villains* est aussi une belle initiation pour celles qui découvriraient le dramaturge. Ses vers sont modernisés par le contexte dans lequel ils s'inscrivent. Il est vrai que cette multiplication d'extraits peut sembler un peu lourde, mais si l'on s'y penche réellement on découvrira qu'elle regorge d'indices qui pourraient diriger le lecteur vers la résolution de l'enquête.

Dans ce palpitant mystère, les retournements de situation s'enchaînent, mais le texte parvient malgré tout à garder une belle unité au fil des pages. Je conseille donc vivement ce roman si intelligent et si bien construit. Il est unique et envoûtant.

Claudia Dacosta Labrador

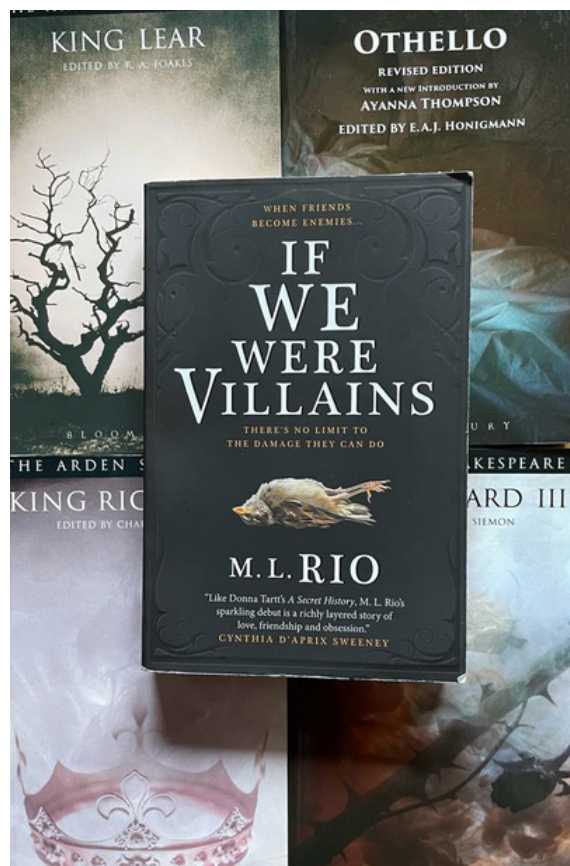


Image : Claudia Dacosta Labrador



Mots Écoliers

Analyse de « Bois et blés » de Philippe Jaccottet

Mot des éditrices : Ce travail d'attestation a été réalisé dans le cadre d'un séminaire du Module BA3 intitulé « Méthodes et Problèmes en Littérature ». Anouk Koumrouyan y fait l'analyse de « Bois et blés » de Philippe Jaccottet.

Philippe Jaccottet, dans « Bois et blés », un poème en prose tiré du recueil *Paysages avec figures absentes*, s'attelle à la description d'un bosquet de chênes verts à la tombée de la nuit. Dans ce travail, nous verrons comment le poète utilise différents procédés littéraires pour étayer et imager sa description. Premièrement, nous tâcherons de comprendre la place et le rôle donnés à l'énonciation et à la temporalité. Ensuite, nous nous intéresserons aux nombreuses oppositions sur lesquelles le sujet lyrique construit sa description. Pour terminer, nous verrons comment s'inscrit, tout au long du poème, une réflexion sur le processus de l'écriture poétique.

En premier lieu, voyons quelles sont les différentes voix narratives présentes dans ce poème. D'emblée, le poème s'ouvre sur un moment d'action dans lequel le lecteur est profondément immergé. En effet, la première phrase du poème « On marche dans des chemins de sable^[1] » (l. 1) intègre immédiatement le lecteur dans la scène sensible par l'usage du pronom personnel indéfini « on », qui a ici une valeur d'universalité, et grâce au verbe de mouvement « marcher », conjugué à l'indicatif présent. De ce fait, le lecteur a le sentiment d'être un véritable acteur du poème et de découvrir le paysage à travers ses propres sens et mouvements, et non pas uniquement à travers ceux de l'énonciateur. Nous pouvons qualifier ce procédé d'hypotypose, soit une description réaliste qui éveille l'attention et l'imagination du lecteur. Toutefois, ce « on » généralisant n'est pas l'unique voix narrative du poème et la présence du sujet lyrique se fait discrètement deviner quelques lignes plus tard, à travers l'expression « à moins que » (l. 7), qui témoigne d'une subjectivité certaine. Le sujet lyrique finit par apparaître distinctement pour la première fois dans une phrase interrogative : « Dirai-je qu'on y bat le blé du temps en silence ? » (l. 10), ce qui n'est pas fortuit. En effet, si ce dernier se manifeste par une question, c'est parce qu'il est le seul à pouvoir s'interroger sur le paysage qui l'entoure en sa qualité de poète. Soulignons que, dans ce poème, le « je lyrique » apparaît dans les moments de réflexion et de questionnement, et le pronom « on » dans les passages descriptifs. Le « on » revient également de manière anaphorique à la fin du poème, car le « je lyrique », ayant accompli sa réflexion, peut de nouveau incorporer le lecteur dans sa voix et généraliser ses propos en recourant au pronom indéfini.

[1] JACCOTTET, Philippe, « Bois et blés », *Paysages avec figures absentes* [1970], dans *L'encre serait de l'ombre. Notes, proses et poèmes choisis par l'auteur, 1946-2008*, Paris, Gallimard, coll. Poésie, 2011, p.177-182. Toute référence paginale ultérieure renvoie à cette édition.

Intéressons-nous désormais à la question de la temporalité. Au début du poème, l'emploi de l'indicatif présent dans des phrases telles que « On marche dans des chemins de sable » (l. 1) et « On arrive devant un bosquet d'yeuses » (l. 2) traduit une immédiateté de l'action, renforçant la figure de l'hypotypose mentionnée précédemment. Cependant, un indice apparaissant plus loin dans l'extrait nous permet d'affirmer que la description de ce paysage n'est pas dans un rapport de simultanéité avec le présent, lorsque le sujet lyrique révèle : « Je le [ce bois] regarde encore, dans ma mémoire. » (l. 16). Notons d'ailleurs dans cette phrase l'importance de la virgule, qui souligne et isole l'adverbe « encore ». De ce fait, nous comprenons que la description de la forêt est vraisemblablement un souvenir auquel l'énonciateur essaie de redonner vie avec le plus de détails possible, ce qui confère à l'indicatif présent une valeur de présent de narration, et non de présent d'énonciation, comme nous aurions pu le croire de prime abord. De plus, l'utilisation d'un imparfait dans la phrase confirme, à nouveau, le caractère rétrospectif de cette description : « Au pied des arbres, ce *n'était* pas, me semble-t-il, la terre nue » (l. 17-18, je souligne). Alors, le paysage, contemplé par le poète dans sa mémoire, acquiert une valeur intemporelle. Cette intemporalité nous permet également de saisir une caractéristique fondamentale du poème et sur laquelle nous reviendrons plus tard : dans ce poème, le « je lyrique », s'intéresse plus à l'expérience qui émane de son souvenir et à la manière de décrire cette dernière plutôt qu'à l'objet du souvenir en lui-même, à savoir le bosquet d'yeuses.

Voyons à présent quelles sont les oppositions qui caractérisent ce souvenir et leurs significations. Une première opposition notable est celle entre le jour et la nuit, ou, en d'autres termes, entre la lumière et l'ombre. En effet, le « je lyrique » observe le bosquet à la tombée de la nuit, comme suggéré par la phrase suivante : « Déjà les ouvriers des champs mangent ou peut-être dorment. » (l. 4). Ainsi, ce dernier accède à un monde dénué de toute présence humaine, comme si, les hommes étant partis, le paysage s'ouvrait véritablement au poète. Cette idée est reprise par le sujet lyrique à travers une personnification : « tandis que dehors s'éveillent les choses immatérielles que le jour cache » (l. 5), dépeignant le pouvoir révélateur qu'a la nuit sur les éléments qui composent la nature, et donc, sur le poète. En outre, plusieurs métaphores soulignent l'importance de l'ombre dans ce souvenir, telle que : « la bergerie des ombres » (l. 33), une métaphore signifiant que les ombres ont trouvé refuge dans le bosquet et qui peut également renvoyer à la figure classique du poète comme berger des mots et du poète comme guide. Notons aussi la métaphore de la « meute d'ombres » (l. 41), qui donne un caractère presque menaçant à ces dernières et est aussi une référence à la meute de chiens qui accompagnait Diane, déesse de la chasse, figure que nous évoquerons ultérieurement. D'une manière plus générale, nous pouvons interpréter l'ombre comme référant au bosquet observé à la tombée de la nuit, et la lumière comment étant la valeur poétique recherchée par le poète.

Ainsi, lorsque le « je lyrique » énonce par une métaphore lexicalisée où l'or remplace la lumière: « Mais il n'y a pas de trace d'or dans cette ombre » (l. 10-11), nous comprenons que le poète ne trouve pas de traces poétiques dans le paysage qui l'entoure. De plus, relevons une deuxième opposition marquante dans ce poème : celle entre l'absence et la présence. Comme mentionné précédemment, le paysage observé est dépourvu de la présence des hommes, une idée accentuée par la répétition du mot « Personne. » (l. 4 et 6), utilisé ici comme une véritable phrase. Néanmoins, le sujet lyrique exprime ensuite par l'antithèse : « Mais ces bosquets nous sembleront toujours habités, serait-ce par une absence » (l. 6) qu'il subsiste, pour lui, quelque chose qui se dégage de cette absence, et qu'il va s'atteler à explorer. Penchons-nous maintenant sur une dernière opposition, celle entre l'apparence et la réalité. Alors que le sujet lyrique cherche, tout au long du poème, à décrire son souvenir avec la plus grande exactitude, il arrive à la conclusion – qu'il qualifie de « vérité » (l. 23) – que le plus important n'est pas l'apparence que revêt le bosquet, mais plutôt la réalité qui s'en dégage. Cette idée est traduite par le champ lexical d'un mouvement infime, à peine perceptible : « elles [les couleurs] en *émanent* ainsi qu'un rayonnement, elles sont une façon plus lente et plus froide qu'auraient les choses de *brûler*, de *passer*, de *changer*. Elles *montent* du centre ; elles *sourdent* inépuisablement du fond » (l. 24-26, je souligne). De ce fait, le « je lyrique » s'aperçoit que la forêt est vivante, qu'elle cherche à s'exprimer à travers ces mouvements, et que cette réalité a plus de valeur que « l'enveloppe » (l. 23) de la nature. En somme, si toutes ces oppositions sont aussi importantes dans ce souvenir, c'est parce qu'elles font naître une dualité nécessaire à l'expérience poétique. Ces nombreux contrastes, lorsque associés, forment une harmonie et une unité, caractéristiques de la poésie même.

Enfin, une réflexion métapoétique s'inscrit dans ce poème, alors que le sujet lyrique se demande : « Comment dire, comment toucher la note juste, la note intérieure ? » (l. 12). Cette réflexion sur l'art d'écrire et sur l'essence même de la poésie est parfaitement illustrée par la figure de l'épanorthose présente dans la citation susmentionnée alors que l'énonciateur reformule ses propos et les corrige, dans le but de trouver l'expression la plus adéquate à sa pensée. Ainsi, le désir de trouver le mot parfait, le mot « juste » pour traduire la nature qu'il a observée est omniprésent dans ce poème. Le « je lyrique » insiste d'ailleurs sur ce travail complexe, affirmant : « Je ne veux pas en parler au hasard » (l. 28) et « Chacun de ces mots ne me vient pas à l'esprit sans raison » (l. 30-31). Cette démarche se traduit également par l'usage de diverses figures d'analogie, outils par excellence pour décrire avec précision. Cependant, ici, le « je lyrique » fait preuve d'une certaine distance vis-à-vis de ces figures. Notons par exemple l'utilisation du conditionnel présent dans deux métaphores: « On *goûterait* le raisin embué de l'air, on *boirait* au verre des neiges » (l. 40, je souligne), indiquant la volonté de l'énonciateur de s'éloigner de ces figures en les mettant en doute.

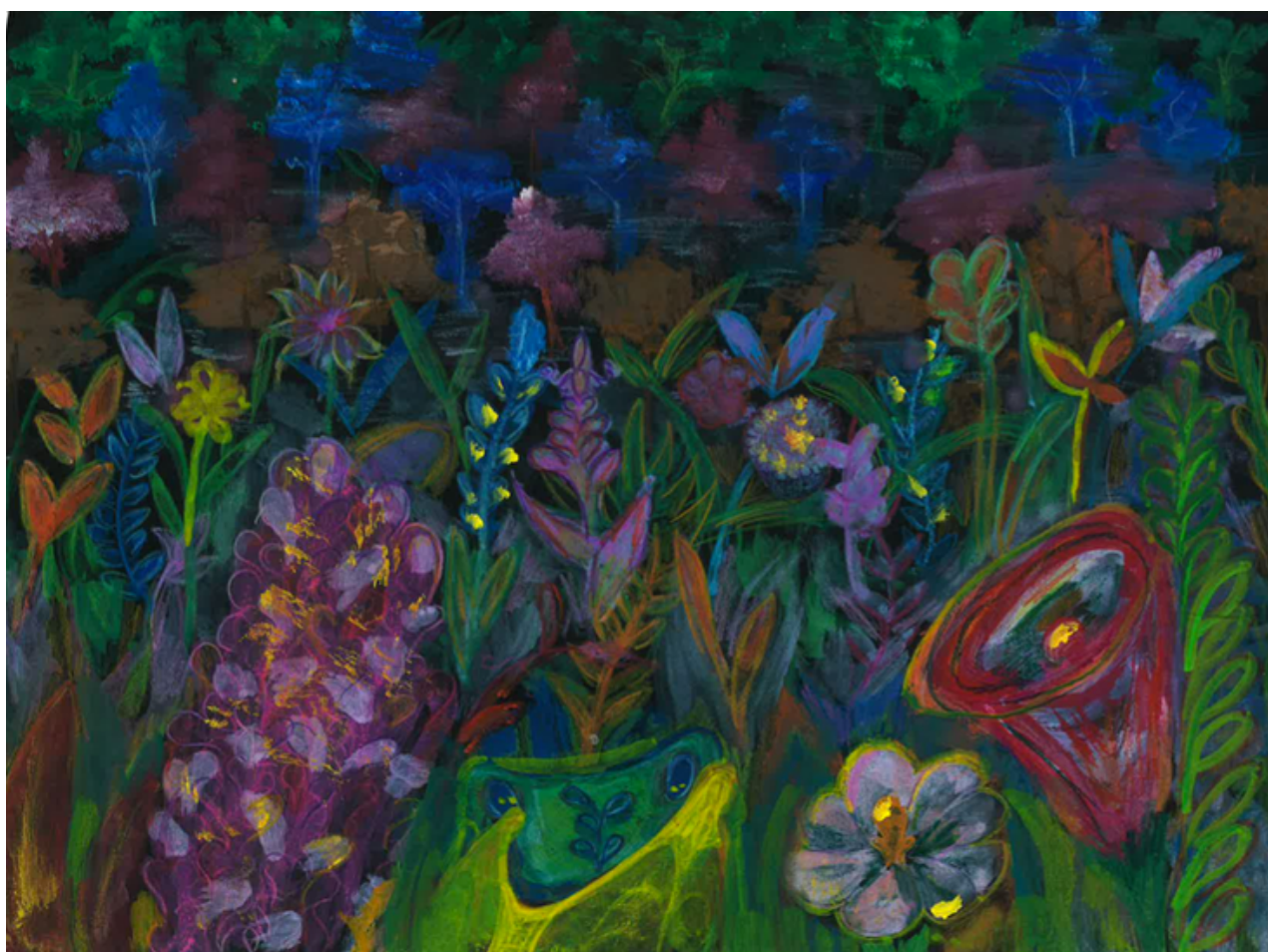
En outre, l'énonciateur prend garde à ne pas imposer sa représentation du monde, ce qui s'illustre dans le poème par l'utilisation de plusieurs verbes d'opinion tels que : « me semble-t-il » (l. 18) et « Je crois » (l. 27), ainsi que par différents modalisateurs d'incertitude : « peut-être » (l. 4 et 21) et « probablement » (l. 31). Toutefois, le sujet lyrique doit trouver un moyen de traduire sa pensée, et se détachant des figures de style, il se tourne alors vers la tradition héraldique et la mythologie. D'abord, il essaie de décrire les couleurs de la forêt en utilisant celles des héraldiques, et les couleurs qu'il avait premièrement nommées « Vert, noir, argent... » (l. 12) se transforment alors en « D'argent, de sable, de sinople... » (l. 19). Ici, le changement de l'ordre entre les couleurs et la présence des points de suspension illustrent incontestablement le cheminement et le travail du poète mentionnés précédemment quant au choix et à la disposition des mots. Finalement, le « je lyrique » conclut que recourir à l'héraldique ne fonctionne pas, car : « ce bois ne porte pas d'armes. » (l. 19). Aussi, alors même qu'il cherche un moyen de se détourner des figures d'analogie, le sujet lyrique se résout à en faire usage, dans cet exemple, avec une métaphore. Il en va de même lorsque ce dernier fait appel à la mythologie, et plus précisément aux Dryades, les nymphes protectrices des forêts, dont il compare le nom aux couleurs du bosquet : « Dryades... le nom sonne, vraiment, comme ces couleurs sur les troncs » (l. 13). Mais, contrairement à la tradition héraldique, le sujet lyrique voit un sens dans le recours à la mythologie, sens qu'il affirme à l'aide d'une comparaison : « Puis on surprendrait, [...] Diane qui est comme du lait dans l'eau. » (l. 40-41). En effet, pour ce dernier, les figures mythologiques sont importantes car elles ont laissé une trace, une présence visible dans le bosquet, telle celle laissée par le lait lorsqu'il entre en contact avec l'eau. A travers ces deux exemples, nous voyons que, malgré le désir du « je lyrique » d'utiliser avec parcimonie et nuance les figures d'analogie, ces dernières sont, parfois, le meilleur procédé pour atteindre « la note juste » (l. 12).

Ainsi, nous avons vu l'importance du dialogisme dans ce poème et son caractère rétrospectif, sans oublier les multiples oppositions qui assurent une harmonie à la fois au paysage et au poème. C'est enfin une interrogation métapoétique qui prend place lorsque le sujet lyrique se questionne sur la meilleure façon de traduire le sensible. Cette volonté de décrire le monde au plus juste témoigne également d'une éthique de l'écriture, le sujet lyrique révélant son incertitude tout au long du poème et nuancant son utilisation des figures d'analogie pour laisser la nature s'exprimer par elle-même. Finalement, notons que ce dernier se contente de rester à l'orée du bosquet et n'entrera jamais dans celui-ci, préservant de ce fait la beauté et les mystères de la nature.

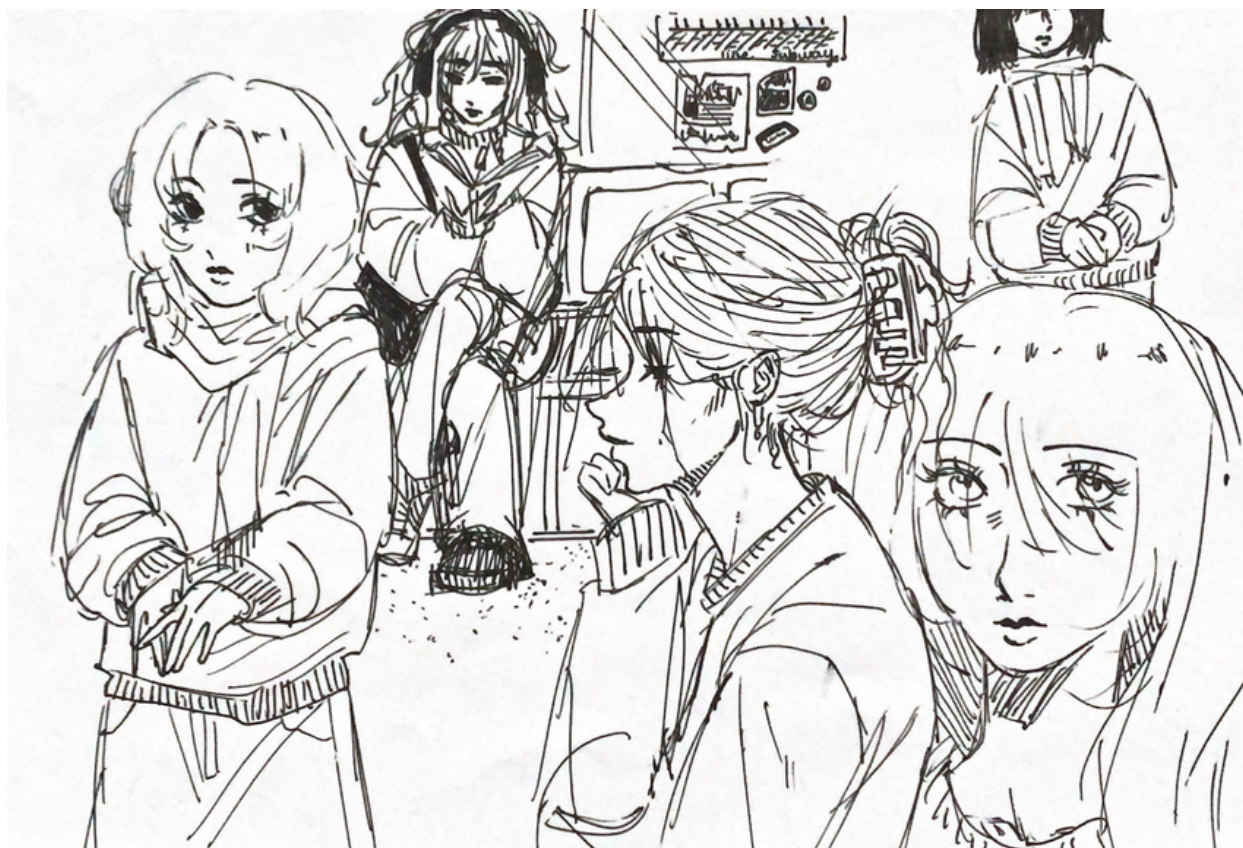
Anouk Koumrouyan



Mots Illustrés



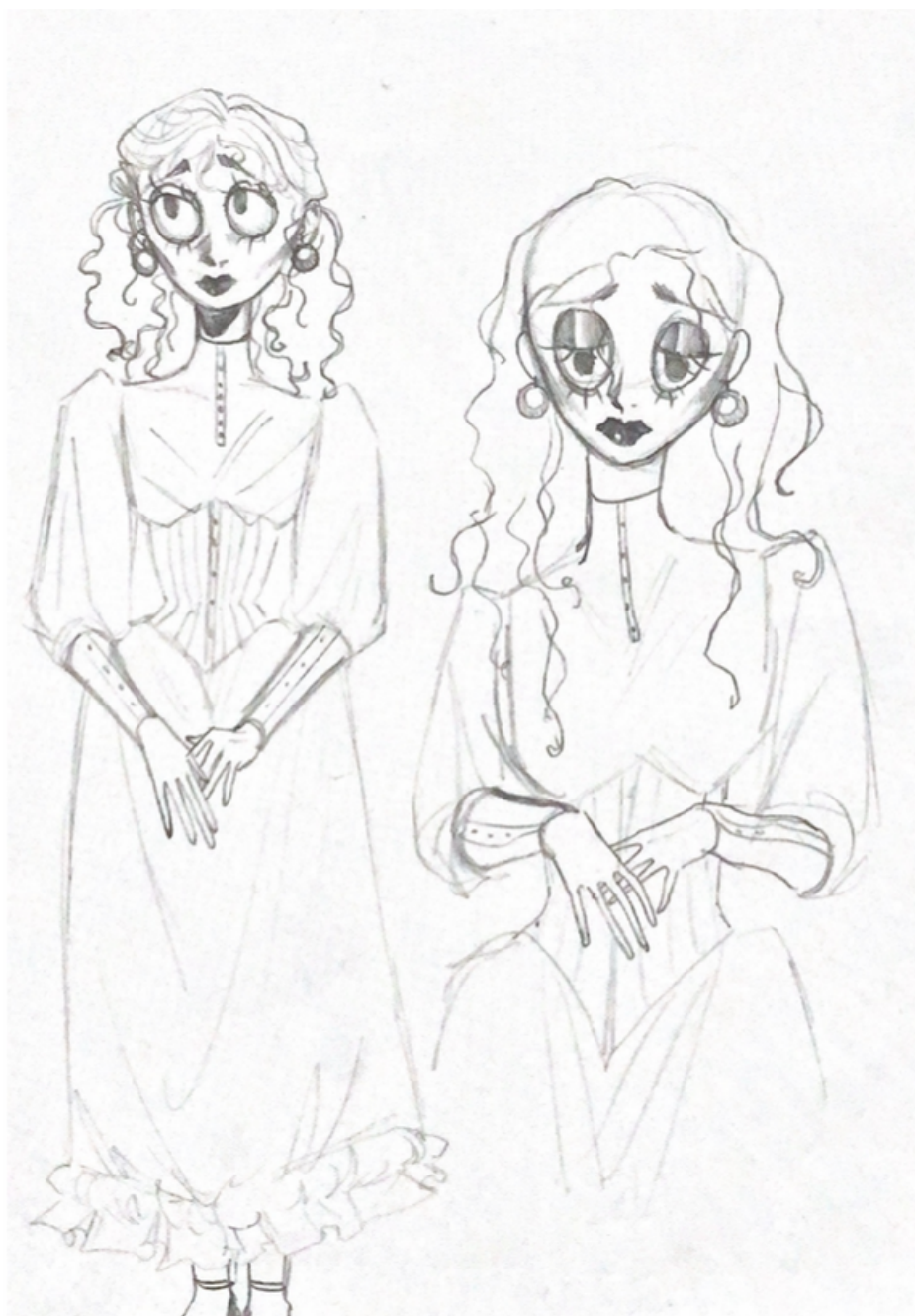
Composition florale, Laura Rodriguez Reso



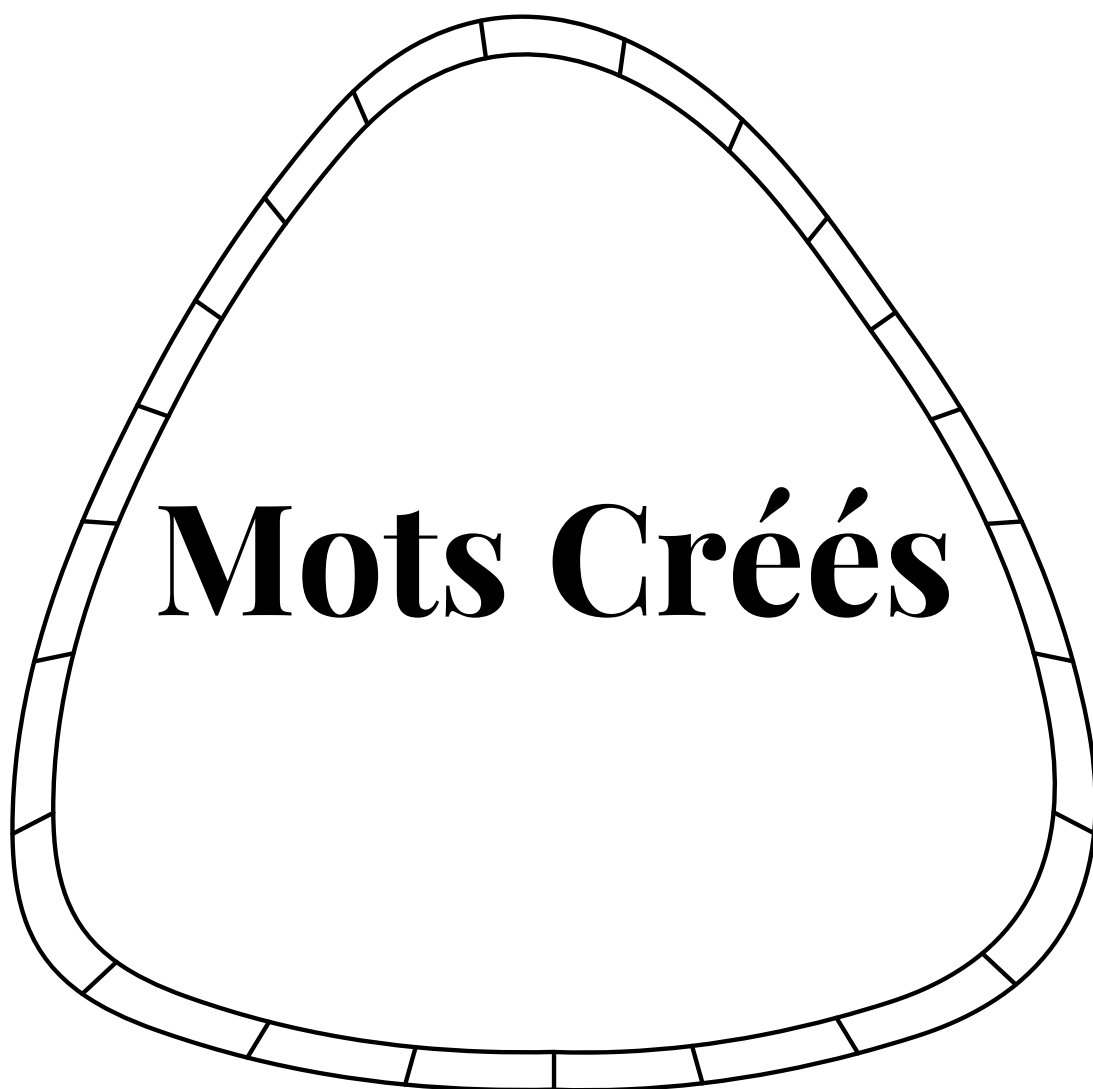
Un matin dans le bus, Ines Dubra



Silence, Ines Dubra



La femme qui pleure, Ines Dubra



Mots Créés

Corps sous la Lumière

Dans la Rue

Mon corps dans la rue. Dans la nuit, dans le froid, bien camouflée, je peux enfin bouger en toute liberté. Mon corps encore crispé d'une journée passée sous le feu des regards se délasse dans la nuit. Ma cage thoracique s'emplit, mon dos s'assouplit, mon ventre se délie.

Tout à coup, au bout de la rue – un passant. Même à cette distance, je sens sa présence s'abattre d'un seul bloc sur mon corps. Démarche assurée, jambes écartées – ***un*** passant. Tout mon corps se tend, anticipe le passage du passant. Il se rapproche, je me rapproche, la collision est inévitable. Pour encaisser le choc, je revêts mon armure : mâchoire serrée, regard durci, épaules crispées, ventre noué – rien ne doit dépasser. Et le passant passe tout entier sur mon corps paralysé.

Malgré l'armure rigide, son regard m'a transpercée. Je sens encore son empreinte brûlante, qui réveille les autres blessures laissées sur mon corps. Ces regards inscrits un à un en moi, comme autant de fils tissés d'une même toile, qui resserrent leur étreinte chaque fois que je tente de m'échapper.

Enjambée

Soudainement

EFFACÉE

RAYÉE DE LA CARTE

ENJAMBÉE

à côté de cette amie qui flatte les normes de beauté.

LIQUÉFIÉE

HUMILIÉE

PÉTRIFIÉE

par ce regard masculin qui décide de ne la voir qu'elle, de lui voler ses yeux – bleus, et de cracher sur les miens – bruns.

DÉGOÛTÉE

LASSÉE

DÉSARMÉE

à côté de ma voisine harcelée, prise violemment dans un filet de mots charmeurs, piégée dans le sourire poli qu'elle se doit d'afficher.

Deux victimes dans l'affaire : celle qu'on harcèle, et celle qu'on estampille de « pas assez belle ».

Mais pourquoi je laisse ce regard masculin, grossier, brutal, m'impacter ?
Pourquoi je le laisse me transformer en plante insignifiante, et elle en gibier ?
Pourquoi j'en veux à cette amie d'être si belle, à moi d'être si terne ?
Pourquoi cette honte de ne pas être choisie par un type sans cervelle ?

Scrutée

Beaux jours
Ma robe est de sortie
Moi qui voulais laisser mon corps respirer
Se mouvoir en toute liberté
Je sens ce simple tissu accrocher tous les regards
De ces gloutons gros poissons
Je sens mon visage se durcir
Mon ventre se crispier
Ma trachée se nouer
J e n e r e s p i r e p l u s
Écrasée par ces regards masculins
Je ne vous veux rien
Je voulais juste me balader
Sentir mon corps se balancer
Respirer cet air tiède et végétal
Me nourrir du murmure des feuilles et des ruisseaux
Mais sur mon chemin se sont dressés comme autant d'obstacles angoissants
Ces groupes de vautours scrutateurs.

Lumière nouvelle

Plonger dans l'eau. Arracher ce corps de tout regard. Couler, se couler dans cet espace flottant. Jeu du corps libéré, jeu de mains, jeu de pieds. Corps éprouvé de l'intérieur, corps-source, corps-cœur des forces. Toute cette rage dans le ventre qui enfin peut s'étendre, se tendre dans toute l'étendue de chaque muscle, chaque membre projeté pour s'arracher enfin à son état de rocher. Griffure de l'eau sur la peau, brûlure de l'air goulûment aspiré, mais le corps ne lâche pas, s'entraîne dans sa propre course, se laisse gagner par la chaleur, le plaisir, la jouissance de ses forces – le corps se dévore. Peu à peu il ralentit, tête hors de l'eau. Les bras ondulent sous la surface. Corps liquide, fluide, insaisissable. Ce corps, qui, enfin, peut se jouer de son reflet.

Ivaylovgrad

Quand je rentre dans le jardin par la porte cassée, et écarte les branches du grenadier, je peux déjà l'entrevoir. Le rebord de la fenêtre qui l'encadre est inondé par les fleurs et les plantes, dont aucune ne se ressemble. Il y a les géraniums à l'odeur terreuse, un petit citronnier, et d'autres petits arbustes dont le nom m'échappe. Tous sont plantés dans divers pots en plastique ou en aluminium, dans des pots de peinture ou des boîtes en plastique. Pas de pot en terre cuite acheté spécialement pour l'occasion. Ici, tout a une seconde vie.

La chambre en question est au rez-de-chaussée, c'est la chambre de tous les étés, c'est la chambre de ma grand-mère, en Bulgarie. La maison a plusieurs chambres et tout un autre étage, mais tout est fait dans cette chambre-là, où rien n'a jamais changé. À droite, la cuisinière à bois, qui sert à cuisiner et à chauffer. À côté, le vieux four, plus vieux que le communisme, avec ses boutons détraqués, dont ma grand-mère refuse de se débarrasser parce *qu'il marche encore très bien, alors je vois pas pourquoi je le changerais*. Le long du même mur, un lit simple aux pieds de métal, aux allures de lit de camp, et encore un autre lit, le long du mur adjacent. Les deux sont couverts d'une moumoute orange à poils longs et rebondissent comme des trampolines. Ma sœur et moi sautons dessus chaque matin avant de devenir trop grandes. Devant ce lit, une table blanche, simple avec une nappe en plastique fleurie.

C'est la chambre du petit-déjeuner, du déjeuner, du goûter et du thé, du dîner. Décrire un matin serait décrire tous les matins. C'est la chambre du *qu'est-ce que ça te dit de manger ce matin, Valerka ?* Ici, on mange ou on offense. Ici, c'est la chambre de la tornade où les œufs sont battus, puis jetés dans la poêle. Ici, c'est le rituel des bûches sacrifiées au feu. Ici, ma mère crie l'habituel : « Mais t'es complètement folle, va t'asseoir et laisse-nous faire, à ton âge tu dois te reposer ! », sans que l'intéressée ne lui adresse de réponse tandis qu'elle continue à battre vigoureusement, peut-être plus vigoureusement encore, les œufs.

Quand les tartines sont déposées dans les assiettes à fleurs qui servaient aussi ma mère enfant, quand le thé et le café sont versés, la théière refermée par le couvercle d'un pot de confiture, *l'ancien je sais plus où il est passé*, quand, enfin, tout est à son goût, alors elle s'assoit. On ne s'assoit pas sur des chaises, d'ailleurs la maison en a peu. On s'assoit sur le lit. On mange vite, en s'étouffant presque parce qu'on entend les enfants du voisinage nous appeler pour jouer.

Pour moi petite, cette chambre c'est le paradis, je n'y vois rien qui n'est pas à sa place. Un jour que je suis plus grande, il y a le déclic. Les lits ne sont plus que des lits, adieu trampoline. Les enfants grandissent, ils ne jouent plus dehors. D'ailleurs, ils ne voulaient déjà plus jouer avec celles qui partent quand l'hiver arrive, quand tout est plus dur. Je commence à voir les murs craquelés, la façon dont ma grand-mère ne laisse aucun objet mourir s'il peut encore servir, je réalise pourquoi la chambre ne change jamais et je vois les regards inquiets dans le porte-monnaie. J'ai souvent essayé de ne plus voir, de garder mon innocence, de ne plus me poser de questions. Mais la chambre est toujours là et je n'arrive pas.

Valérie Fivaz

« La Folie des Grandeurs »

J'ai la folie des grandeurs,
j'aime la sienne.
Je suis là, et l'amour est ailleurs.
Le cœur qui bat est le début d'une littérature.
Ne commencez rien, tout est déjà fini.
S'il faut parler des sentiments,
de ces choses qui nous rendent grands,
moi je ne sais rien, je ne sais plus,
l'amour est une inconnue dans tout ce par cœur.



F. D.

Illustration : Claudia Dacosta Labrador

« Je m'adresse à toi, petite fille blessée... »

Je m'adresse à toi, petite fille blessée,
Enfant traumatisée que j'ai abandonnée.
Recluse dans un coin, au fond de ma mémoire
Oubliée de tous et personne pour te croire.

Pardon. Pardon pour tout le mal que je t'ai fait.
Tu as tout porté, tout subi. Jamais objet
N'aurait enduré autant de peine que toi,
Car je sais que je ne t'ai pas laissé le choix.

Viens dans mes bras, petite fille, n'aie plus peur ;
Martyre de ma vie, je t'ai laissée en pleurs.
Je devrais me battre, car tu as trop souffert,
Briser tes chaînes pour te sortir des Enfers.

Mais je suis trop faible pour demander justice.
L'homme qui nous a infligé ce préjudice
Repose maintenant sous terre, l'âme en paix.
Sans avoir manifesté le moindre regret.

Alors, s'il est trop tard pour demander pardon,
Je voudrais au moins admettre ton abandon ;
Toi, mon enfance brisée, flétrie par le temps.
Relève ta dépouille bercée par Satan.

J'ai souhaité oublier toutes les brûlures,
Qui me rappelaient tant l'ampleur de nos tortures.
J'ai lâchement laissé, à même le sol froid
L'enfant que j'étais, en sang et glacée d'effroi.

Je crie pardon au ciel ! Pardon petite fille !
Détruite, déchirée par ta propre famille !
Sacrifiée, et à jamais inconsolable :
Elle porte en elle les sévices du Diable.

J'ai ramassé les os du squelette angélique,
Et reconstitué l'enfant par ces reliques.
Regarde la femme que tu es devenue :
J'incarne le Phoenix de la Vierge déchue.

Elise Vonäsch

Voyage dans le temps

Le froid glacial la faisait trembler et claquer des dents. Ses pieds commençaient à geler et à s'humidifier. La neige était de partout. L'obscurité et la froideur du village l'obligeaient à baisser la tête. Elle soufflait dans son écharpe afin de se réchauffer. Un pas devant l'autre sur le trottoir enneigé. Quelques mètres plus loin, seul un lampadaire éclairait la neige blanche. Elle s'avança en se frottant les mains et en économisant son souffle. Ses pas grinçaient dans la neige. Elle leva les yeux en tremblant. Aucune maison n'était allumée. C'était comme si le monde entier avait déserté. Elle avait le sentiment d'être la seule survivante sur terre. Son corps entier lui montrait qu'il avait froid. Personne. Un village déserté, obscur et de plus en plus enneigé.

À travers ses cils glacés, elle vit une lumière au loin. Elle plissa les yeux. Une maison. Impossible. Ce devait être une illusion. Elle s'avança difficilement, pleine d'espoir. Des fenêtres éclairées. La cheminée qui fume. Ce n'est finalement peut-être pas une illusion. Un arbre de Noël décoré. En bas de la fenêtre, des cheveux laissant deviner des enfants qui courent. Des rires. Des rires qui réchauffent le cœur. Elle monta les marches du perron et sortit sa main gelée. Trois coups lents. Elle continuait à trembler et à regarder difficilement à travers les fenêtres. Plus personne dans la lumière enchantée de la pièce.

La porte s'ouvrit lentement. La chaleur de la maison s'échappa sur son visage glacé. La femme qui venait de lui ouvrir la regarda avec des yeux remplis d'amour et de bienveillance. À travers ses tremblements et sa respiration difficile, la femme gelée n'en revenait pas. « Entre je t'en prie. Nous t'attendions ». Peu importe que ce soit un piège ou une mauvaise blague, il était toujours plus prudent de rentrer au chaud. Difficilement, elle franchit le pas de la porte. Des enfants de tout âge couraient partout. Elle observa un peu plus les enfants et écarquilla les yeux. Aucun n'avait le même âge et pourtant, chacun paraissait représenter un âge précis.

La maison débordait d'enfants et d'adultes. Un sentiment qu'elle n'arrivait pas à décrypter envahit son plexus et son ventre et elle se mit à pleurer. C'était comme un mélange d'un sentiment de fin, d'accomplissement, de fierté, d'amour et à la fois de tristesse, de déception et d'injustice. Les hôtes vinrent s'agrouper devant l'invitée. Elle tenta de calmer ses sanglots et essuya ses yeux alors qu'elle respirait par à-coups. Tous la saluèrent et la regardèrent en souriant. La maison respirait la bienveillance, l'amour inconditionnel et le pardon. « Sois la bienvenue » dit la femme qui venait de lui ouvrir la porte. La protagoniste n'avait aucune idée d'où elle était, mais ce n'était pas sa priorité.

Elle essuya de nouveau ses larmes et regarda une par une les personnes présentes dans cet énorme salon :

- Qui êtes-vous ? Pourquoi êtes-vous là ? Qu'est-ce que vous faites là ?

- Je me doute que tu as beaucoup de questions. Mais tu es en sécurité maintenant. Nous allons répondre à toutes tes questions. Allons nous asseoir.

Et ils allèrent tous s'asseoir. Beaucoup se mirent sur les dossiers des canapés ou à même le sol.

- Alors, quelle est ta première question ?

- Hum... elle renifla, pourquoi êtes-vous là ?

- C'est là que nous venons quand nous terminons notre année.

- Alors...

- Oui... Maintenant tu es des nôtres. Sois la bienvenue.

La femme lui renvoya à nouveau un sourire franc et chaleureux.

- ... et vous pouvez tous me raconter vos années ?

- Oui. Et tu peux également nous parler directement. Tu peux t'adresser à quelqu'un en particulier.

- Ok...

- Souhaites-tu le faire ?

Elle prit sa main. Elle avait la peau douce et son simple toucher rassura la protagoniste et ralentit les battements de son cœur. Le regard de celle-ci s'arrêta sur une enfant de huit ans.

- Oui. Toi. J'ai mis longtemps à te retrouver toi.

La petite sourit franchement en guise de réponse.

- C'était long.

Elle sourit à travers les larmes qui coulaient le long de ses joues. La petite vint s'asseoir sur ses genoux et lui fit un câlin.

Elle fixa ensuite une des adolescentes.

- Qu'est-ce que j'ai mis longtemps à te comprendre, à te pardonner surtout, et à me pardonner. Je suis désolée...

- Je te pardonne, la jeune fille sourit et ses yeux s'illuminèrent à travers ses grosses lunettes violettes.

- C'était très difficile de connecter avec toi... C'est vrai je suis désolée, je t'ai dénigrée et surtout je ne t'ai pas écoutée. J'ai cru pouvoir te mettre dans une boîte et ne pas devoir m'occuper de toi.

- Je sais. Je sais aussi que tu avais besoin de ce temps de réflexion pour me retrouver. Tu devais être très seule, par contre, quand tu ne nous cherchais pas encore... Ça, ça me rend triste.

- Oui... Mais je n'en avais aucune idée en fait. J'ignorais que je devais vous retrouver. Mais oui, j'étais seule. Je n'étais pas du tout ancrée. Je planais constamment. Je n'avais donc aucune relation sociale viable. Je n'attirais personne et j'avais très peu d'amis. J'étais surtout perdue dans ma vie et constamment angoissée.

- Et après ?

- Après vous avoir trouvées j'étais beaucoup plus solaire. J'attirais les gens comme jamais auparavant. C'était agréable.

Désormais toutes les filles pleuraient et la protagoniste souriait à travers ses pleurs couleur reconnaissance.

- Je peux te poser une question aussi ?

Elle s'adressa à une vieille dame assise confortablement dans un fauteuil. La grand-mère paraissait extrêmement apaisée. Ses yeux pétillants et son silence rassurant donnèrent la réponse.

- Tu es contente ? Tu penses que tout était bien ?

Après quelques secondes, la grand-mère répondit.

- Tout était bien. Même les moments difficiles devaient être vécus. Chaque personne rencontrée devait croiser notre chemin. Je suis extrêmement reconnaissante de la vie que nous avons menée. Et chaque petite ici, qu'elle soit bien dans sa peau ou non, devait passer par là où elle est passée pour que l'on crée petit à petit la meilleure version de nous-mêmes. Nous avons été remplies d'amour au cours de notre vie et nous nous sommes épanouies, que ce soit professionnellement ou personnellement.

- Je suis contente de l'entendre.

La nouvelle arrivée sourit sincèrement et la grand-mère laissa échapper un rire sincère. À travers la fenêtre gelée, le village obscur pouvait apercevoir un regroupement digne d'une réunion de Noël. Les jeunes écoutaient les vieilles pleines d'espoir, et les vieilles écoutaient les jeunes pleines de confiance. La pièce respirait la foi et l'amour. Les différentes versions de la jeune femme rigolaient, chacune racontant la vision de sa vie.

Emilia Michaud

« Amour Lent »

je veux un amour doux,
un amour qui ne fait pas que prendre –
je veux un amour doux,
un amour lent,
un amour qui m'amène de la paix,
un amour qui m'encourage
à être la meilleure version de moi-même.

je mérite un amour réciproque
qui prend soin de moi
malade ou fatiguée –

je veux un amour qui essaie
et qui me choisit

tous les jours

– je veux un amour auprès duquel je peux arriver le soir, qui me prend dans ses bras, avec qui je peux partager mes réussites et mes échecs – j'ai toujours aimé l'amour et j'ai enfin accepté que peut-être il prend un peu plus de temps pour arriver chez moi et que mes attentes n'étaient jamais trop hautes, à la fin c'était moi-même qui me rabaissais.

je mérite un amour comme dans les films, comme dans les livres.

– rappelle-toi: ne te sous-estime jamais – quelqu'un arrivera et te peindra les étoiles, la lune et l'univers.

pour tous ceux qui ne se sentent pas dignes d'être aimés

Anonyme

« Poupée »

Quelle étrange condition que de s'adonner au jeu d'un photographe qui vous prend pour modèle ! L'on a peur, au début : non pas de l'extérieur, qui semble se distordre pour se fixer tout à coup sur vous seul – comme si le monde entier retenait son souffle en pressentant l'image à naître ; mais du regard unique que l'on porte sur soi-même, et qui adviendra comme un fléau pour enlaidir parfaitement cette figure figée qui, pourtant, semble normale aux yeux d'autrui.

L'on a peur ; l'on tremble peut-être à l'idée du résultat qui ne conviendra pas. Pourtant, peu à peu, petit à petit et de mal en pis, l'on finit par s'y faire ; l'on finit par s'y plaire. L'on se prête à la drôle de lubie de ce marchand de masques qui, tour à tour, change les traits d'un visage d'une impulsion de voix.

Et voilà que l'on se livre, que l'on se donne, qu'on s'abandonne. Voilà que l'on enchaîne les mises en scène et les sourires, les jolis lieux et belles lumières ; l'on devient à la fois *soi*, statue tout animée au travers d'un regard, et fantasme de celui qui, peu à peu, petit à petit et de mal en pis, additionne les clichés pour mieux coudre les visages : l'on *devient* mosaïque de nos différentes chairs, monstre composé à la Mary Shelley !

C'en est fait ! Créature docile et simple obéissante, l'on accepte les poses et les regards dictés sans même oser gémir. Marionnette désarticulée, poupée tressée dans sa peau lune-pâle, l'on se tord de luxure devant la main experte qui, à chaque nouveau portrait, secoue la boule à neige qui nous sert d'existence.

Et l'on se laisse aller à elle, et notre corps frémit de cet étrange délice, accueillant son regard comme on tendrait son cou au baiser d'un vampire : faible face au Dieu tout puissant de l'Art qui plonge en vous sa mise au point sur l'infini...

Benoit Aubry

« Sentinelle »

Sentinelle rends-moi l'imaginaire d'antan, de ces siècles d'avant où l'inconnu régnait ; partout comme un brouillard, il enfumait le monde d'alléchantes effluves.

Dans les vieux papyrus, le cheval-éléphant ; la licorne buvait dans des sources d'argent ; dans les blancs de nos cartes, il y avait des dragons.

Sentinelle qui grave, au temps de l'omniscience, les rêveries des hommes et les sucres du cœur ; sentinelle fragile, sur les sombres sentiers, tu permets à l'humain de laisser dans ses traces des cailloux de lettrines indiquant son chemin. Petit Poucet de l'Art et de l'Histoire aussi : Écriture !

Et tu veilles dans la nuit, au feu des candélabres, à la préservation des tâtonnements humains ; et tu veilles à coucher leurs affabulations, interchangeant l'Espoir, et l'Histoire, et le Mythe établi ; et la licorne meurt pour une autre licorne, merveilleuse irréelle : licorne-métaphore...

Pour rêver aux ailleurs, il me reste la Lune.

Benoit Aubry

« Retours à Crusoé »

Au promeneur solitaire

Là où des destins j'ai bu tout un superbe,
le là où tel entend tempêter hyène ou harpie,
si que telles partageant d'Ange le noirci ;
en mille plis je hors leur langue vaine !

Mon errant va ombre en ombre sous vieilles lunes,
à nul esquif d'ouïe qu'aigu de buse ;
et tant que sous mes pieds dure la lave de béton,
s'effrite dans les vestiges de climats oubliés.

Pour qu'il y ait quelquefois retours à Crusoé...
faut-il être plus oisif que le lotus, or bien
acanthé ou glaïeul en Ithaque ou Aiaïé ?

Faille-t-il à rebours ramer aux mers stériles,
de murs morts, foliés, pour tout jouir, pense...
qu'il faut bien, fréquent, un retour aux crusoés.

Guillaume Larcher

Si tout va bien

À l'orée de la forêt, on voit sa silhouette se faufiler entre les arbres. Si on recule de quelques mètres, on pourrait croire à ses vêtements que c'est un homme. Mais si on la suit de près, ses longs cheveux ondulés rappellent qu'elle est du sexe faible.

Personne, encore, n'est parvenu à la cerner.

Dans son réseau : que des hommes. Mais ça ne justifie pas pourquoi elle s'habille comme eux. Dans sa famille : que des femmes. On sait d'où provient le rouge à lèvres qu'elle porte, mais pas les cigares qu'elle fume toute la journée. Elle se moque de traverser la forêt avec l'un d'eux rougi entre les lèvres. Jamais un si petit objet ne pourrait enflammer toute cette végétation dense et riche. Pourtant, elle n'est pas du genre à douter du pouvoir d'une petite chose. Son maquillage, par exemple, la trahirait si elle embrassait un homme. Ce qu'elle adore, c'est qu'il lui permet de n'embrasser que des femmes.

Elle arrive à destination. Elle le sait puisque la voie ferrée apparaît devant elle. Elle n'a plus qu'à la longer. Il est tôt encore, les montagnes font office de paravent et de parasol. Si seulement ils pouvaient devenir des *paraboches*.

Plus elle longe la voie, plus la brume se dissipe. Elle distingue des formes s'agiter au loin. Pas de doute : ce sont les membres du réseau. Elle s'arrête et regarde sa montre. Le train ne sera pas là avant dix minutes.

Elle était venue ici composer ses premiers vers. C'était une ode. Elle avait fait croire à tout le monde qu'il s'agissait d'une déclaration d'amour enflammée à l'égard d'une femme alors qu'en réalité, elle s'adressait à Staline.

Quand elle rejoint le groupe de saboteurs, ils ont déjà bien trafiqué les rails. Etienne se redresse et se tourne vers elle :

« C'est maintenant que t'arrives ?

- Ta gueule. »

Elle le laisse se baisser à nouveau pour démêler le nœud qui vient de se créer dans les fils, pendant qu'elle s'adosse à un arbre. La brume a atteint le sommet de la montagne.

Le train va bientôt arriver et ils ne seront pas prêts. Elle s'avance vers le groupe qui s'agace pour leur dire de se dépêcher. Arnold se lève et s'approche d'elle :

« Des nouvelles de Serge ?

- Une lettre seulement, il y a longtemps.
- C'est au moins ça. Combien de temps ?
- Il y a trois mois.
- Non, le train.
- Trois minutes. »

Il retourne au sabotage et le groupe termine dans les temps. Ils s'éloignent rapidement au moment où les parois de pierre commencent à vibrer, la terre à trembler et la voie ferrée rugit. « Il faut y aller... »

Tous partent à l'approche du train, se cachent dans les fourrés. Une voiture les attend en bas. Il faudra y courir, dans quelques secondes, quand le wagon à la croix gammée sera projeté dans la brume et qu'ils le verront, de loin, retomber lourdement contre les troncs robustes, dégringoler, s'écrouler, puis exploser dans un fracas assourdissant.

Si tout va bien.

Elise Vonäsch

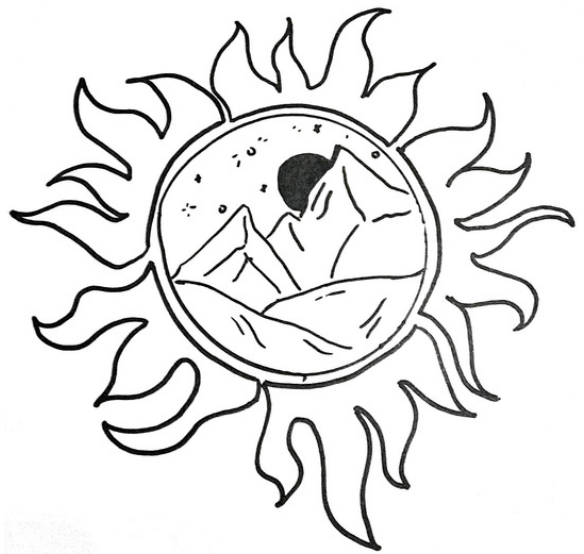
« Les étoiles aimantes »

Un regard, qui plongé dans le noir,
Permet à la lune d'émettre une étincelle,
Nos yeux se retrouvent de manière fidèle,
Tout en rappelant l'obscurité du soir.

Un baiser, qui éclaire mon cœur,
Telle une explosion lumineuse de nos corps,
Pourtant rien ne presse le début de l'aurore,
Séparant le goût de notre chaleur.

Une étreinte, qui brille de mille feux,
Reflétant notre envie qui s'empresse,
De nos touchers, le zénith est envieux,
Jalouxant les lueurs de nos caresses.

L'amour, qui naît au crépuscule,
Renvoie au commencement de nos sentiments,
De ce renouveau nos flammes brûlent,
Étouffant la loyauté du temps.



Alyssia Allegra Barbosa

Illustration : Claudia Dacosta Labrador

Les mots

« Pas ce mot »

Nona, gjyshe, « ta maman » – à ma mère. Tous les mots sauf le mot juste pour parler de toi, grand-mère.

Il ne fallait pas, il ne faut toujours pas que je t'appelle ainsi. Je ne devais pas comprendre qui tu étais vraiment – je ne le voulais pas.

Tu étais *nona*, pas grand-mère. Tu étais *gjyshe*, pas grand-mère. Tu étais « la mère de ma mère », pas grand-mère. J'ai peut-être choisi ces mots moi-même. Pour faciliter, effacer chacune de nos séparations. Et surtout la dernière.

« Marcher »

Les rêves de nuit lui échappaient, ils sont libres – presque trop. Ils ont plus de pouvoir sur le rêveur qu'il n'en a sur eux.

Les rêves éveillés étaient eux *fascinants, captivants*. Il suffisait de fermer les yeux, et d'imaginer. Ces rêves l'emmenaient où ses désirs le voulaient bien.

Il lui était d'abord possible de voler, sans s'arrêter, tel un martinet. Ensuite, de courir, vite, extrêmement vite. Maintenant, elle fermait les yeux, fort, et ne fantasmaît plus que de pouvoir

marcher – librement.

« Pas de mot »

Il n'osait rien. Ni me regarder, ni me parler, ni m'embrasser. Il ne pouvait pas. Ses yeux semblaient être absents de leur cavité orbitaire, ses lèvres paraissaient avoir été cousues d'un fil invisible et ses bras donnaient l'impression d'être noués l'un à l'autre, plaqués sur le bas de son dos. Deux yeux, deux lèvres, deux bras. Aucun regard, aucun mot, aucun câlin. Et j'étais devenue comme lui, incapable de donner ce qu'il avait rendu interdit.

« Innombrables »

Les mots, voilà ce qu'elle aimait. Une de ces choses qui rendaient son existence sensée et même peut-être enviable. Elle aimait les mots plus que tout. Elle en avait plein la tête, tout le temps, partout. Elle ne les maîtrisait pas, ils la soumettaient, violemment. Elle devait s'arrêter sur chaque mot, qu'il soit le sien ou non. Elle devait l'écouter, le réécouter, l'observer et le garder. Les mots s'accumulaient. Ils grossissaient, puis diminuaient, mais restaient, ne partaient pas, et des fois, grossissaient à nouveau.

« Parle, écris, débarrasse toi de ces mots » ... Elle parla, elle écrivit, elle ne s'en débarrassa pas. Les mots qu'elle produisait pour les autres étaient, toujours, différents de ceux qui étaient en elle. Il n'y avait toujours que plus de mots.

Era Rodriguez



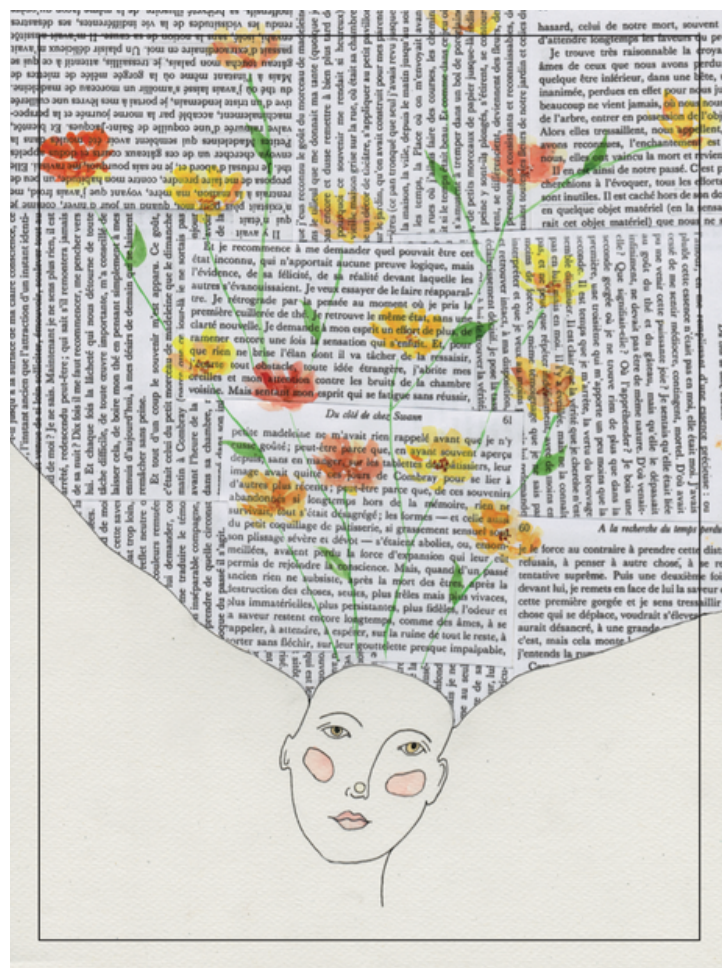
Mots Dégustés

Mots de Bouche

Mot des Editrices : Mots de Bouche est un projet qui a été réalisé en 2020 par Célestine Faggioni dans le cadre de son Travail de Maturité. Comme indiqué par le titre du travail, Célestine se donne ici pour objectif de mêler littérature, gastronomie et arts dans son magnifique ouvrage. Elle part d'extraits littéraires qui ont pour objet la nourriture et crée à partir de cela une recette originale. C'est ici la mythique madeleine de Proust que nous avons choisi de mettre en avant. Voici l'extrait qui a inspiré la recette :

« Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante, aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre, ... »

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann* [1913], Paris, Gallimard, coll. Folio, 2019.





I


Pour environ 35 petites madeleines:

Compter deux oeufs, quatre-vingt-sept grammes de sucre, trente-trois grammes de lait, cent-vingt-cinq grammes de farine, cinq grammes de levure sèche, cent-vingt-cinq grammes de beurre fondu, ainsi que les graines d'une gousse de vanille.

II

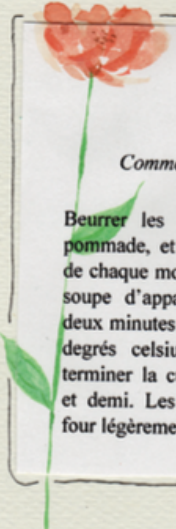
Veuillez procéder de la sorte:

Mélanger à l'aide d'un fouet tous les ingrédients dans l'ordre, en faisant bien attention à tamiser les poudres, afin d'éviter les grumeaux. Laisser reposer l'appareil à madeleines au minimum deux heures à température ambiante. L'idéal serait de le laisser poser toute la nuit.



III

Comment cuire les madeleines?



Beurrer les moules à l'aide d'un beurre pommade, et fariner-les. Remplir les creux de chaque moule avec environ une cuillère à soupe d'appareil à madeleines. Enfourner deux minutes et demi à deux-cent-vingt-cinq degrés celsius, puis éteindre le four, et terminer la cuisson pendant quatre minutes et demi. Les madeleines doivent sortir du four légèrement dorées.

L'APARTÉ

N°1 – AUTOMNE 2023